

en autant de problèmes personnels additionnés, sont sans doute l'effet d'une inflexion dans la civilisation, mais aussi la conséquence du poids culturel des médias. Aujourd'hui, le texte de la question sociale s'écrit davantage dans les émissions de télévision qu'à l'université ou dans les associations. L'émission de Jean-Luc Delarue, *Ça se discute*, illustre parfaitement cette remarque. Ce producteur/animateur n'est-il pas, avec quelques autres, l'un des « entrepreneurs moraux » contemporains les plus efficaces, en même temps qu'un homme d'affaires très avisé ?

Au demeurant, par cette livraison de grande qualité, bien équilibrée dans sa conception et toujours passionnante à lire, Vincent Meyer fait manifestement œuvre pionnière. Son remarquable travail mérite d'être connu et surtout commenté par tous ceux que la question sociale concerne (interventions, institutions, lieux de formations) autant que par les spécialistes de la communication politique, à qui il fournit une véritable évaluation de terrain. Il en va de deux enjeux décisifs : l'éthique de l'intervention et la qualité du service rendu.

Michel Chauvière

CERSA, université Paris 2
mchauviere@noos.fr

Sociologie

Jacques BOUVERESSE, *Bourdieu, savant & politique.*

Marseille, Éd. Agone, 2003, 192 p.

Pierre Bourdieu a eu l'ambition de faire accéder la sociologie à un statut de scientificité qu'il fonde sur la place de premier plan accordée à la recherche empirique et sur la construction d'une théorie dispositionnelle de l'action et des pratiques des agents. Mais la sociologie est une science qui dérange, ceux du moins dont l'intérêt est que la nature sociale de la souffrance sociale soit refoulée dans les non-dits des choses dont on préfère ne pas parler. Au contraire, Pierre Bourdieu pensait que la connaissance du monde social – par la posture réflexive qu'elle requiert – peut avoir un effet libérateur sur ceux dont le vécu est l'extrême

inégalité devant les raisons de vivre. D'où l'hostilité à laquelle il s'est quelquefois heurté.

Aussi peut-on être reconnaissant à Jacques Bouveresse, professeur de philosophie au Collège de France, d'avoir réuni ses écrits sur celui dont il fut l'élève et l'ami, pour dire ce que Pierre Bourdieu lui a appris « du rapport à la science, aux pouvoirs et à la société » (4^e de couverture). Ce livre éclaire la « direction » suivie par la pensée du sociologue, lève les objections théoriques qui lui ont été faites et récusé les jugements erronés émis à l'emporte-pièce par les médias. Il n'a pas cessé d'être savant pour adopter la posture du militant, comme cela a été écrit un peu vite par un journaliste du *Monde* qui semble ignorer – ce qui étonne un peu – que les interventions du sociologue dans l'espace public datent de son entrée dans la vie intellectuelle (P. Bourdieu, *Interventions 1961-2001, Science sociale et action politique*, Marseille, Éd. Agone, 2002). Jacques Bouveresse laisse donc à la presse la rhétorique verbeuse de l'engagement, et expose le problème qui se pose à la sociologie, celui du « degré de compréhension théorique relativement élevé » (p. 9) auquel on doit parvenir dans les questions sociales, pour pouvoir « agir de façon rationnelle et efficace » (*ibid.*). Ce parti pris de rationalité, Pierre Bourdieu l'a manifesté jusque dans *Esquisse pour une auto-analyse* (Paris, Éd. Raisons d'agir, 2004) qui, aux antipodes du récit auto-biographique, est l'ultime expérimentation du sociologue à propos de la science de soi-même. Enfin, l'intérêt – et non des moindres – du livre tient à la discussion du savant et du philosophe sur le champ intellectuel français, l'hégémonie des médias et le pouvoir que s'adjugent de manière injustifiée les journalistes lorsqu'ils sortent des limites de leur champ de compétence.

Pierre Bourdieu a explicité les présupposés philosophiques de ses recherches et leur logique. Il n'empêche : l'existence des régularités à laquelle est associée la notion d'*habitus* dérange ceux qui y ont vu l'expression d'une croyance au déterminisme ruineux pour l'idée de la liberté et ceux qui, au contraire, demandent à la sociologie

« une sorte de mécanique du non mécanique lui-même » (p.162), comme le montre Jacques Bouveresse. Tout en marquant les points de désaccord entre ceux qui s'expriment en termes de stratégie, de dispositions et d'*habitus* tel Pierre Bourdieu, et ceux qui s'en tiennent à la lettre wittgensteinienne et s'expriment en termes de capacité et d'aptitude à suivre une règle, Jacques Bouveresse répond avec ironie à ces deux sortes d'objection. Dans « Règles, dispositions et *habitus* » (*Critique*, août-sept.1995, pp. 135-162), il rappelle avec humour que l'adhésion au principe du déterminisme est constitutive de l'engagement scientifique : la résistance aux idées de Pierre Bourdieu s'expliquerait donc non par l'hostilité au mécanisme, mais par « la tendance à croire que nous comprendrions mieux la société si nous réussissions à voir la machinerie sociale en action » (p. 162). Comment des conduites peuvent-elles être réglées sans être le produit de l'obéissance à des règles ? Cette question est posée dans *Choses dites* (Paris, Éd. de Minuit, 1987) où l'auteur constate l'ambiguïté du mot « règle », principe juridique, règle du jeu, et en un troisième sens, modèle « construit par le savant pour rendre compte du jeu » (p. 76). Parler de « règle » matrimoniale, ce serait adopter « le point de vue objectiviste de Dieu le Père regardant les acteurs sociaux comme les marionnettes dont les structures seraient les fils » (*Choses dites*, p. 19), aussi préfère-t-il parler de « stratégies », de « jeux », « d'échanges », ou de « pratiques rituelles » où les agents engagent « les principes incorporés d'un *habitus* générateur » (*ibid.*), « système de dispositions », « acquises par l'expérience », « socialement constituées » (*ibid.*, p. 23). La notion ainsi construite, commente Jacques Bouveresse, sert à expliquer comment le sujet de la pratique peut être déterminé et cependant agissant et de là « une quantité de conduites sociales régulières » (p. 143) qui ne sont compréhensibles « ni par l'invocation de règles sur lesquelles les agents alignent intentionnellement leurs comportements ni en termes de causalité brute » (*ibid.*) ; elle permet aussi d'éviter l'alternative de l'intellectualisme et du mécanisme, du structuralisme et de la philosophie du sujet. « L'action n'est pas la simple exécution

d'une règle et ne résulte pas d'un calcul rationnel » (*Choses dites*, p. 19), elle comporte une part de « jeu », de liberté, d'improvisation. Les agents, ni sujets, ni « épiphénomènes de la structure », manifestent dans leur action ce « sens du jeu » qui leur permet « d'engendrer une infinité de coups adaptés à l'infinité de situations possibles qu'aucune règle, si complexe soit-elle, ne peut prévoir » (*ibid.*). Telle est la logique pratique qui définit le rapport ordinaire au monde et qui régule, régularise les conduites sociales des agents qui ne sont pas des « automates réglés comme des horloges » (*ibid.*). C'est cette régularité qui rentre dans le modèle d'explication construit par le savant pour rendre intelligibles les règles du jeu dont l'application n'est pas totalement prédictible

Pas plus que Michel Foucault, Pierre Bourdieu n'a séparé la compétence académique et l'engagement. D'où la question que Jacques Bouveresse soulève dans « Le savant et le politique » (colloque « Bourdieu français - Bourdieu allemand », Berlin, 12-13 juin 2003, repris pp. 97-133) : « la neutralité scientifique est-elle possible dans le domaine de la connaissance sociale ? ». Pierre Bourdieu juge illusoire l'idée wébérienne d'une compréhension intégrale qui impose au savant de décrire la réalité sociale en s'abstenant des jugements de valeur liés à l'action morale et politique : la relativité du « point de vue » du chercheur fait partie des conditions de la recherche et ne conduit pas au relativisme. Le « point de vue » est non une *doxa* subjective, mais une prise de position, une vue prise d'un point déterminable dans l'espace social ou scientifique. D'où tout un travail d'objectivation des propriétés du champ et de la position occupée par les agents, que Jacques Bouveresse illustre par la méthode d'analyse des œuvres culturelles pratiquée par Pierre Bourdieu dans *L'ontologie politique de Martin Heidegger* (Paris, Éd. de Minuit, 1988). Pour le sociologue, il ne s'agit pas de lire des propositions métaphysiques comme expression de prises de position politiques déguisées, mais de décrire « le champ des prises de position philosophiques possibles » (p. 110) où s'effectuent les choix de Martin Heidegger ; la transfiguration philosophique des prises de position

éthico politiques » (*ibid.*) ou l'art du double langage. Il serait vain de se demander si cette analyse – qui donne une meilleure compréhension de l'œuvre par sa mise en perspective dans le champ philosophique – relève du discours savant ou de l'engagement éthique : elle montre que la recherche de l'objectivité est la même dans les deux cas. Cette méthode, Pierre Bourdieu se l'est appliquée à lui-même en tant que sociologue dans *Esquisse pour une auto-analyse*, avec pour objectif non de livrer « une vision du monde », « l'expérience vivante » du sujet, mais un « procédé » utilisé dans une expérience de chercheur, qu'il appelle « l'objectivation participante » (*Actes de la recherche en sciences sociales*, 150, 2004, pp. 43-57) : « cette ressource scientifique irremplaçable que constitue l'expérience sociale préalablement soumise à la critique sociologique » (*ibid.*, p. 52) est nécessaire « pour analyser et comprendre l'expérience des autres gens » (J. Bouveresse, p. 173). L'objectivation inclut « le point de vue de l'objectivant et les intérêts qu'il peut avoir à l'objectivation », c'est-à-dire « l'inconscient historique », « transcendantal », « académique » qu'il engage « dans son propre travail », « l'ensemble des structures cognitives » imputables à des « expériences d'éducation semblables », communes « à tous les produits d'un système d'éducation (national) donné », « à tous les praticiens d'une même discipline » (*ibid.*, p. 171). Ce « programme d'anthropologie réflexive » a deux fonctions : effectuer une « anamnèse libératrice », décrire une expérience sociale qui, à la condition d'être maîtrisée par l'analyse, peut se convertir de « handicap en capital » (*ibid.*, p. 174) ; sociologiser le point de vue du sociologue de profession qui, en objectivant « le point de l'espace où on se tient pour prendre une vue », assigne à la science la tâche de constituer « l'espace des points de vue », à partir de ce point de vue nouveau, le « point de vue de tous les points de vue » (P. Bourdieu, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Éd. Raisons d'agir, 2001, pp. 185-186) ou, comme il dit encore – et ce qui revient au même –, « le point de vue sans point de vue qu'est le point de vue de la science » (*ibid.*, p. 177).

Pierre Bourdieu et Jacques Bouveresse ont du monde académique des expériences très proches. Dans le débat public qui les a réunis à Oxford, « Conformismes et résistance » (1^{re} publication : « La lettre de la Maison française », *Trinity Term*, 7, pp. 177-189, 1996, in : J. Bouveresse, pp. 45-63), ils analysent l'évolution de ce monde : livré à l'hégémonie académique ou au « conformisme de la subversion » dans les années 70, ce champ gardait encore une relative autonomie, mise en danger depuis par la doxa consensuelle de l'intellectuel déférent « qui ne perd pas une occasion de manifester son respect pour toutes les formes de pouvoir, économique, politique et médiatique ». Contre les menaces qui pèsent sur l'autonomie intellectuelle, Pierre Bourdieu lançait un appel à la résistance qu'il adressait à une sociologie de la profession philosophique et à une philosophie visant à se libérer des illusions ou de l'image idéalisée et trompeuse que les intellectuels ont d'eux-mêmes. Dans « Les medias, les intellectuels et le sociologue », texte de la conférence faite à l'Université populaire de Montreuil le 21 mai 2003, (in : J. Bouveresse, pp. 65-96), Jacques Bouveresse renouvelle cet appel. Le succès du petit livre de Pierre Bourdieu, *Sur la télévision, suivi de L'emprise du journalisme* (Paris, Éd. Liber/Raisons d'agir, 1996), donne à penser que la raison savante peut et doit s'adresser au « sens commun », ce qu'il fait à son tour en prenant la parole à Montreuil. Le devoir du savant (ou philosophe) de profession vis-à-vis des « gens du commun » est de leur apporter les moyens d'analyser par eux-mêmes certains mécanismes sociaux qui aboutissent à mettre en très grand danger les différentes sphères de la vie culturelle, la vie politique et la démocratie, par la logique d'un système que personne n'a voulu mais dont tout le monde ressent au quotidien les effets. Cependant, la connaissance est-elle suffisante « pour protéger l'autonomie qui est la condition du progrès scientifique » ? Cette interrogation parcourt tout le livre de Jacques Bouveresse qui radicalise la critique des médias en décrivant certains comportements journalistiques et qui prolonge la réflexion de Pierre Bourdieu sur le pouvoir symbolique dans son rapport au langage en

faisant voir par quels types de locuteurs et de discours est rendu improbable l'accès à la réalité proprement dite et à la réalité sociale.

Pierre Bourdieu était anti-relativiste, il croyait à l'universel. Jacques Bouveresse conçoit le devoir du philosophe comme un devoir de résistance au relativisme porté par l'idéologie du « pluralisme démocratique » propagé par les médias. Il pense comme Pierre Bourdieu que la connaissance est une des conditions de possibilité, nécessaire sans être suffisante, pour changer les choses.

Eveline Pinto
Université Paris I
eveline.pinto@wanadoo.fr

Dominique DESJEUX, *Les sciences sociales.*

Paris, Presses universitaires de France,
coll. Que sais-je ?, 2004, 128 p.

Dominique Desjeux signe ici un excellent « Que sais-je ? », dont un des rares torts pourrait être la banalité apparente du titre – *Les sciences sociales* – qui laisse augurer d'un manuel introductif parmi d'autres à cette sphère de disciplines. Or, tel n'est pas le cas, et l'étudiant comme le chercheur investis dans la compréhension de l'espace social et de l'interdisciplinarité en sciences humaines et sociales en sauront gré – en revanche, attention à ne pas induire en erreur l'étudiant non-spécialiste d'amphithéâtre de DEUG, lequel risque de ne voir ses attentes que partiellement comblées. Présentant une ligne directrice claire autour de la problématique des focales d'observation, ce petit livre n'est pas une « simple » synthèse descriptive (mais nécessairement située) de ce que recouvrent ou non les sciences sociales dans une logique d'inclusion/exclusion suivant tel ou tel assemblage de critères. Dès l'introduction, Dominique Desjeux s'écarte de ce qui serait « un panorama des sciences sociales avec leur contenu et leur méthode » (p. 4). Au contraire, c'est l'incertitude sur le placement des bornes et la labilité des frontières disciplinaires qui apparaissent fécondes. Cette posture n'est pas seulement celle du professeur d'université, mais aussi du directeur du magistère de sciences sociales appliquées à

l'interculturel à Paris 5, du responsable d'une Sarl d'expertise et de recherche – *Argonautes* – et du consultant international – ainsi que l'auteur se définit de façon plurielle. On comprend d'autant mieux que « plutôt que de chercher à préciser [les] frontières *a priori*, [il] se propose de présenter une méthode pour penser et différencier les sciences sociales en fonction de ce qu'elles font en pratique [...]. C'est la méthode des échelles d'observation » (p. 4), dont Dominique Desjeux explicite les principes dans un premier chapitre, avant d'exposer trois riches domaines et terrains d'application – la décision, la culture et l'innovation –, pour remonter à des considérations davantage conceptuelles dans un cinquième chapitre et une conclusion consacrant une « connaissance mobile ».

L'objet et l'objectif du livre sont d'emblée posés : « Aborder les sciences sociales comme un ensemble de disciplines à la fois structurées et mobiles, et donc apprendre à changer de point de vue » (p. 4). Pour cela, l'hypothèse de départ est qu'en fonction de l'échelle d'observation retenue la réalité observée change, ce qui s'apparente à un relativisme méthodologique – les résultats d'une enquête dépendent de « la position de l'observateur, des conditions d'observation, de l'échelle d'observation et du découpage de la réalité à une échelle donnée » – corrélé à une posture transdisciplinaire – la question des échelles vaut pour toute discipline qui se fonde sur des travaux empiriques et « aucune discipline ne peut se réclamer d'une approche globale ou holistique de la réalité sociale » – et interdisciplinaire à la fois – s'agissant de situer les disciplines entre elles et « leurs points de recoupement sur une ou plusieurs échelles » (pp. 5-6). Trois échelles de base de l'observation en sciences sociales sont alors dégagées : l'échelle macro-sociale des régularités et des valeurs, l'échelle micro-sociale des acteurs sociaux en interaction (au niveau des organisations ou des rites d'interaction du quotidien) et l'échelle micro-individuelle du sujet ou de l'agent en termes psychosociaux ou cognitifs. C'est en faisant varier ces focales en fonction des trois thèmes transversaux